

## Un épisode de la conquête du Pérou, la capture d'Atahualpa à Cajamarca (1532)

Document 1 : Titu Cusi Yupanqui, *Histoire de l'arrivée des Espagnols au Pérou*<sup>1</sup>, 2v-5

« Lorsque les Espagnols arrivèrent pour la première fois sur la côte du Pérou et lorsqu'ils arrivèrent dans la ville de Cajamarca, à 190 lieues d'ici, mon père Manco Inca était dans la cité de Cusco. Mon père y exerçait tout le pouvoir et l'autorité que son père Huayna Capac lui avait conféré. Il y était lorsqu'il reçut un message de son frère plus âgé mais bâtard nommé Atahuallpa, alors à Cajamarca, et des Tellanas qui habitent le long du Pacifique à 15 ou 20 lieues de Cajamarca.

Les Tellanas rapportèrent qu'ils avaient vu des personnes arriver sur leur territoire vêtues de manière très différentes de notre peuple ; ces nouvelles personnes semblaient être des *viracochas*. C'est le nom que nous utilisons depuis longtemps pour qualifier les créateurs de toute chose, l'appelant Tecsi Viracochan<sup>2</sup>, ce qui signifie « commencement et faiseur de toute chose ». Les Tellanas appelèrent les personnes qu'ils avaient vues ainsi parce que les Espagnols étaient très différents par leur mise et leur apparence des personnes qui vivent ici et aussi parce que les Espagnols chevauchaient de très grands animaux avec des pieds d'argent (les Tellanas pensaient cela en raison des étincelles émises par les fers des chevaux espagnols). Les Tellanas employèrent également ce nom à propos des Espagnols parce qu'ils les entendirent parler, tout seuls, à des feuilles blanches comme si c'était à des personnes (ce qu'ils observaient étaient la lecture de livres et de lettres). Les Tellanas les appelèrent *viracochas* à cause de leur grand air et des grandes différences entre eux : certains Espagnols avaient des barbes noires et d'autres des rousses ; et parce qu'ils avaient été vus en train de manger dans des assiettes en argent et qu'ils avaient des *yllapas*. C'est le nom que nous donnons au tonnerre, mais ici ils évoquaient les arquebuses que les Espagnols portaient, parce que les Tellanas pensaient que les arquebuses étaient le tonnerre venu du ciel.

Deux de ces *viracochas* furent introduits par des Tellanas auprès de mon oncle Atahuallpa, qui était alors à Cajamarca. Il les reçut très bien. Lorsque mon oncle remit à l'un de ces viracochas une coupe d'or contenant notre boisson traditionnelle<sup>3</sup>, l'Espagnol en renversa une partie lorsqu'il la prit des mains d'Atahuallpa. Mon oncle se mit très en colère. Après cela, les deux Espagnols montrèrent à mon oncle une lettre ou un livre ou quelque chose de ce genre, en affirmant que c'était l'œuvre de Dieu et du Roi. Comme mon oncle se tenait pour offensé parce qu'ils avaient renversé la *chicha* (c'est ainsi que notre boisson s'appelle), il prit la lettre [...] et la jeta par terre en disant : « Qu'ai-je à faire de ce que vous voudriez me donner ? Allez, partez d'ici ! ». Les deux Espagnols retournèrent auprès de leurs compagnons et leur firent ensuite un compte-rendu de ce qu'ils avaient vu et de ce qui s'était déroulé avec mon oncle Atahuallpa.

A cette époque, et pour quelque temps encore après, mon oncle était en guerre avec son frère Huascar Inca pour la succession de l'empire. Aucun d'eux n'avait un droit légitime à celle-ci depuis

---

1 Il s'agit d'un titre abrégé. Le titre exact est *Relaçion de cómo los espanoles entraron en el Peru y el subçeso que tubo Mango Ynga en el tiempo que entre ellos biuio* (Relation de la manière dont les Espagnols arrivèrent au Pérou et de ce qui arriva à Manco Inca lorsqu'il vécut parmi eux). Il s'agit d'une transcription en espagnol par un scribe espagnol, Martín de Pando d'un récit en quechua dicté par le neveu d'Atahualpa. Cette transcription se déroule à Vilcabamba le 6 février 1570. Vilcabamba est le centre d'un État indépendant fondé par le père de Titu Cusi Yupanqui, Manco Inca, en 1536 lors de sa révolte contre les conquérants espagnols.. Il s'agit pour son auteur de justifier ses droits en tant que souverain légitime du Pérou auprès du roi d'Espagne Philippe II auquel la *Relation* est remise la même année.

2 Tecsi Viracocha est une divinité créatrice andine. Elle a créé les habitants du monde à Tiahuanaco ainsi que les différents peuples. Chacun d'entre eux est caractérisé par la divinité selon leur habillement.

3 Le toast de bière de maïs que l'Inca porte à ses hôtes dans des coupes en or est un acte social et politique très important dans le monde andin qui permet d'entrer en relations tout en respectant la place de chacun. En l'occurrence, il s'agit de reconnaître la place éminente d'Atahualpa.

qu'ils avaient usurpé le royaume de mon père (qui était alors seulement un enfant). [...] Ils étaient chacun en différents lieux lorsque les trente à quarante Espagnols parvinrent à Cajamarca, la ville évoquée plus haut. Les Espagnols étaient bien armés et chevauchaient des chevaux. Lorsque mon oncle Atahuallpa, qui était proche de la ville de Huomachuco et célébrait une fête, apprit l'arrivée des Espagnols, il quitta son camp ne prenant ni armes pour la bataille, ni armure pour se défendre mais des *tumis*<sup>4</sup> -nos couteaux- et des lassos pour chasser le nouveau type de *llamas* [...], les chevaux qu'ils venaient de voir pour la première fois. Mon oncle et ses hommes prirent leur *tumis* (ou couteaux) pour tuer et dépecer les chevaux, ne tenant aucun compte d'un si faible nombre d'Espagnols et de ce qu'ils étaient.

Lorsque mon oncle approcha de Cajamarca avec tous ses gens, les Espagnols sortirent pour les accueillir dans les bains de Conoc, à une lieue et demi de Cajamarca ; de là, ils l'escortèrent jusqu'à Cajamarca. Une fois arrivé, Atahuallpa leur demanda pourquoi ils étaient venus. Les Espagnols répondirent qu'ils avaient été envoyés par Viracocha pour enseigner au peuple de ce pays comment il pourrait Le connaître. Mon oncle écouta ce qu'ils disaient. Ensuite il devint silencieux et donna à l'un d'entre eux une coupe à boire, de la même manière que j'ai décrite plus haut, pour voir s'ils renverseraient aussi son contenu comme les autres l'avaient fait. Et la même chose se reproduisit : les Espagnols ne burent pas à la coupe ni ne prêtèrent attention à ce geste. Quand mon oncle comprit le peu d'attention qu'ils avaient pour ce geste, il dit : « Bien, vous ne prêtez aucune attention à mes gestes, et je n'aurai aucune pour les vôtres. » Et se mettant en colère, il hurla comme s'il voulait les tuer tous. Les Espagnols, qui étaient préparés à une attaque, s'emparèrent immédiatement des quatre portes de la place dans laquelle ils se trouvaient eux-mêmes. Comme la place était entièrement fermée, les hommes furent enfermés comme un troupeau de moutons. Ils n'avaient pas d'armes parce qu'ils n'en avaient pas apporté ; ils ne pouvaient pas considérer les Espagnols comme une menace. Tout ce qu'ils avaient avec eux étaient des couteaux et des lassos comme je l'ai dit précédemment. Les Espagnols attaquèrent avec fureur le centre de la place où se trouvait un siège de l'Inca – en hauteur, comme s'il s'agissait d'une sorte de forteresse – que nous appelons *usnu*<sup>5</sup>. Ils furent capables de s'assurer du contrôle de l'*usnu* et empêchèrent mon oncle de gagner son sommet. Ils le jetèrent hors de sa litière au pied de l'*usnu* et lui ôtèrent ce qu'il portait, y compris la *borla*, qui est comme une couronne. Dès qu'ils lui eurent tout pris, ils s'emparèrent de lui. Alors, comme ses gens commençaient à hurler, les Espagnols les tuèrent tous avec leurs chevaux, leurs épées et leurs arquebuses comme s'ils abattaient des moutons. Aucun ne manifesta une quelconque résistance. Des dix mille hommes et plus qui étaient là, pas plus de deux cents n'en réchappa. Ensuite, une fois tous ces hommes morts, les Espagnols emprisonnèrent mon oncle Atahuallpa où il passa la nuit, nu, chargé de chaînes<sup>6</sup>. »

---

4 Les *tumis* ne sont pas des couteaux ordinaires mais des couteaux sacrificiels.

5 Il s'agit d'une plate-forme de pierre qui symbolise l'autorité religieuse et politique.

6 Issu de la culture mochica (100-800 après J.-C.), un rituel marque, dans l'espace andin, une victoire ou une conquête : une coupe est remise au seigneur victorieux près d'une litière vide et d'un prisonnier nu attaché par une corde autour du cou.

Document 2 : Extrait de la *Conquista del Peru*<sup>7</sup>

« Là on informa le gouverneur<sup>8</sup> ; et on lui dit que ce cacique<sup>9</sup> se trouvait dans un village appelé Caxamalca : et qu'il l'attendait là avec beaucoup de ses gens. Il [le gouverneur] demanda qu'on lui indique le chemin et qu'on lui décrive la population de ce village ; les Indiens et une Indienne qui nous accompagnaient lui dirent qu'il y avait beaucoup de villages dépeuplés sur ce chemin ; qu'il y avait une montagne très froide qui nécessitait 5 jours de voyage pour la traverser ; et que dans aucun de ces endroits il n'y avait d'eau. Le seigneur Gouverneur partit avec ses hommes : sept d'entre eux retournèrent au village par peur de la difficulté du chemin et du manque d'eau. Si grand était le désir du Gouverneur et de ses hommes de servir Sa Majesté qu'ils ne reculèrent pas devant les difficultés de cette route : ils se rendirent à un village qui se trouvait à deux lieues de là, et qui était sous le commandement du capitaine Hernando Pizarro, lequel était parti en avant quatre jours plus tôt afin d'apaiser le cacique. Lorsque le Gouverneur arriva, il apprit qu'à trois jours de là il y avait un village appelé Caxas dans lequel étaient installés de nombreux guerriers indiens. Ils avaient récupéré beaucoup de tributs qui servaient à approvisionner le camp d'Atabalipa. Hernando Pizarro demanda à y aller, le Gouverneur refusa et y envoya le capitaine Hernando de Soto. Inquiet du peu d'hommes qu'il avait avec lui, il en donna cinquante ou soixante pour accompagner Hernando de Soto. Et il lui dit qu'il l'attendrait dans un village appelé Caran, et qu'il vienne le retrouver là ou y envoie un de ses hommes sous dix jours.

Le capitaine Hernando de Soto partit avec cette troupe au village de Caxas. En s'approchant ils virent que les guerriers les avaient attendus dans la montagne mais ils étaient maintenant repartis. Ils arrivèrent au village, qui était grand : et dans de grandes maisons ils trouvèrent beaucoup de maïs et de sandales, d'autres étaient pleines de laine, et ils trouvèrent plus de cinq cents femmes dont la seule occupation était de faire des vêtements et de l'alcool de maïs pour les guerriers. Il y avait beaucoup de cet alcool dans ces maisons. Ce village avait beaucoup souffert de la guerre contre Atabalipa. Sur les collines il y avait beaucoup d'Indiens pendus pour ne pas avoir voulu lui céder leurs biens. Car tous ces villages étaient avant tout fidèles à El Cuzco<sup>10</sup>, qu'ils considéraient comme leur seigneur et à qui ils payaient tribut. Le capitaine envoya chercher le chef de ce village : il vint, en se plaignant beaucoup d'Atabalipa, en décrivant comment il avait détruit et tué beaucoup de gens, sur dix ou douze mille Indiens, il ne lui en avait pas laissé plus de trois mille ; et ces derniers jours il y avait des guerriers dans ce village, mais quand ils avaient appris que les chrétiens arrivaient ils avaient pris peur et étaient partis. Le seigneur capitaine leur dit d'être en paix avec les chrétiens, d'être de bons sujets de l'Empereur<sup>11</sup>, et de ne plus avoir peur d'Atabalipa. Le chef du village se réjouit ; il ouvrit l'une des maisons qui étaient fermées par ordre d'Atabalipa et en fit sortir quatre ou cinq femmes et il les donna au capitaine pour qu'elles servent les chrétiens et leur fasse à manger sur la route. Il leur dit qu'il n'avait pas d'or, car Atabalipa avait tout pris, il leur donna à peine quelques ferrures en or. Sur ce, arriva un capitaine d'Atabalipa ; le chef du village terrorisé se leva, il n'osait rester assis devant lui, mais le seigneur Hernando de Soto l'invita à s'asseoir près de lui. Ledit capitaine apportait un présent pour les chrétiens de la part d'Atabalipa. Il

---

7 Publié sans nom d'auteur à Séville en 1534, la *Conquista del Peru* est probablement l'œuvre de Cristóbal de Mena, un fantassin qui accompagne Francisco Pizarro lors de sa troisième expédition qui quitte Panama en janvier 1531.

8 Francisco Pizarro

9 Le mot cacique est un terme emprunté à la langue taïno, une langue des Grandes Antilles où débarquent les Espagnols à la fin du XVe siècle. C'est le nom donné au chef d'un village, ici, par extension celui par lequel on désigne Atabalipa (Atahualpa).

10 Nom donné au frère d'Atahualpa résidant à Cuzco, la capitale de l'empire.

11 Charles Ier d'Espagne (1516-1556) est aussi empereur et plus connu comme Charles Quint (1519-1558).

s'agissait de canards écorchés, car Atabalipa voulait qu'ils sachent qu'ainsi il écorcherait les chrétiens. Il y avait aussi deux forteresses<sup>12</sup> très solides, pour leur montrer qu'ils en trouveraient d'autres comme celles-là sur leur chemin. Le capitaine Hernando de Soto quitta le village, emmenant avec lui le capitaine d'Atabalipa. Il rejoignit le seigneur Gouverneur qui fut fort content de rencontrer le capitaine d'Atabalipa. Il lui donna une chemise très belle et deux coupes de verre<sup>13</sup> pour qu'il les emmène à son Seigneur, et qu'il lui dise qu'il était son ami et qu'il serait très content de le rencontrer et de l'aider s'il était en guerre. Le capitaine d'Atabalipa retourna rejoindre son seigneur.

Au bout de deux jours, le Gouverneur partit à la rencontre d'Atabalipa. Sur le chemin il voyait la plupart des villages détruits et leurs chefs partis rejoindre leur seigneur. Nous suivîmes ce chemin qui était la plupart du temps protégé des deux côtés, avec des arbres qui donnaient de l'ombre, toutes les deux lieues nous faisons une étape. Comme nous nous approchions de la montagne, Hernando Pizarro et Hernando de Soto partirent en avant avec quelques hommes, ils traversèrent une rivière à la nage, car on nous avait dit que dans un village par là il y avait beaucoup de richesses. En arrivant au village, à la nuit tombée, nous trouvâmes la plupart des gens cachés et nous envoyâmes un message au Gouverneur.

Le lendemain matin le Gouverneur traversa la rivière avec tous les hommes. Avant d'arriver au village nous attrapâmes deux Indiens pour avoir des nouvelles du cacique Atabalipa : le capitaine les fit attacher à deux morceaux de bois pour les effrayer. L'un dit qu'il ne savait rien du cacique mais il dit que l'autre avait amené le chef du village à Atabalipa peu de jours auparavant. L'autre Indien nous dit donc qu'Atabalipa attendait les chrétiens dans la plaine de Caxamalca avec beaucoup d'hommes et que beaucoup d'Indiens surveillaient deux passages délicats dans la montagne ; et que leur drapeau était la chemise que le Gouverneur avait envoyé au cacique Atabalipa ; et que c'était tout ce qu'il savait. Et ni par le feu ni par aucun autre moyen il n'en dit plus. Les capitaines rapportèrent au Gouverneur ce qu'ils avaient appris des deux Indiens.

Au bout de deux jours, nous quittâmes ce village ; le Gouverneur abandonna le chemin bien protégé et il en prit un autre, qui n'était pas aussi bon. En arrivant au pied de la montagne, il établit son arrière-garde où il laissa un capitaine du nom de Salcedo, car c'est un homme prudent et rusé dans la guerre. Il repartit avec ses autres capitaines et d'autres hommes en se recommandant à Dieu et il commença l'ascension de la montagne qui était très haute. Sur cette montagne il y avait une forteresse. Le Gouverneur ce jour-là alla dormir dans un village à une lieue de cette forteresse, dans une maison forte faite de chaux et de pierres et où dormait généralement le seigneur de ces terres. Son arrière-garde alla, elle, dormir dans la forteresse. Le lendemain matin il restait une autre montagne très haute, qui s'élevait au-dessus du village, notre chemin nous y menait. Nous partîmes avant que le soleil se lève, pour que les Indiens ne nous coupent pas la route, qui était très mauvaise. Après avoir monté sur cette montagne, le seigneur Gouverneur fut très content, car nous pensions que les Indiens l'auraient prise, ainsi que nous l'avait dit l'Indien que nous avions brûlé. C'est là que le Gouverneur attendit son arrière-garde, pour que nous continuions tous ensemble, car il nous sembla que nous avions grimpé au plus haut de cette montagne froide. L'arrière-garde arriva ce soir-là, puis arrivèrent deux Indiens avec dix ou douze moutons qu'ils donnèrent au Gouverneur comme cadeau d'Atabalipa. Le Gouverneur leur donna de nombreux présents et les renvoya. Nous restâmes cinq jours sur cette montagne. Un jour avant que nous arrivions au campement d'Atabalipa arriva

12 Ce passage est énigmatique. Il est possible que le capitaine inca montre aux Espagnols deux forteresses visibles depuis le village.

13 L'Inca envoie une paire de coupe et une tunique en étoffe finement tissée lorsqu'il compte soumettre un peuple. Si ces dons sont acceptés, le peuple est intégré pacifiquement à l'empire. Dans le cas contraire, l'Inca possède un prétexte pour déclencher la guerre.

un messager de sa part. Il apporta en cadeau beaucoup de moutons cuits, du pain de maïs et des cruches de *chicha*<sup>14</sup>. Alors le Gouverneur lui envoya un Indien. Cet Indien était le chef des villages où les chrétiens étaient logés. C'était un grand ami des chrétiens. Ce chef se rendit au campement d'Atabalipa mais ses gardes ne le laissèrent pas arriver jusque-là. Ils lui demandèrent d'où il venait, lui, messager de ces diables qui avaient fait tant de chemin et que personne n'avait réussi à tuer. Le chef leur demanda de le laisser aller parler à Atabalipa car quand un de ses messagers allaient rencontrer les chrétiens, ceux-ci lui faisaient grand honneur. Mais les gardes ne le laissèrent pas aller plus loin. Cette nuit il retourna dormir là où se trouvaient le Gouverneur et ses hommes. Et il avait prévenu le Gouverneur de ne rien manger de tout ce qu'Atabalipa leur avait envoyé. Et ce fut ainsi : toute la nourriture qu'Atabalipa avait envoyée fut donnée aux Indiens qui portaient les charges.

Avant l'heure des vêpres nous arrivâmes en vue du village qui est très grand. Nous vîmes de nombreux bergers et des moutons du campement d'Atabalipa et nous vîmes environ à une lieue en-dessous du village une maison entourée d'arbres : tout autour de cette maison sur plus d'une demie lieue le terrain était recouvert de tentes en tissu blanc : c'était là le campement où Atabalipa nous attendait. C'est ainsi que nous arrivâmes au village : le seigneur Hernando Pizarro entra le premier avec quelques hommes. Il tombait beaucoup de grêle. Dans le village il y avait très peu de gens, environ quatre cents ou cinq cents Indiens qui gardaient les portes des maisons du cacique Atabalipa, dans lesquelles se trouvaient les femmes qui faisaient la *chicha* pour le campement d'Atabalipa. Alors le seigneur Gouverneur s'installa avec ses hommes avec une certaine crainte face aux Indiens qui se trouvaient dans le campement. Chaque chrétien disait qu'il se battrait avec plus de courage que Roland, car nous n'attendions pas d'autre secours que celui de Dieu. Le seigneur Hernando Pizarro et le seigneur Hernando de Soto demandèrent au seigneur Gouverneur la permission d'aller parler à Atabalipa avec cinq ou six hommes à cheval et le traducteur, afin d'observer son campement. Le Gouverneur les laissa partir de mauvaise grâce. Ils se rendirent au campement qui était à une lieue de là. Tout le terrain où se trouvait le cacique était entouré de part et d'autre de formations de lanciers, d'hallebardiers et d'archers. Il y avait un autre groupe d'Indiens avec des lance-pierre et des frondes, et d'autres avec des gourdins et des massues. Les chrétiens présents passèrent entre eux, sans que personne ne fasse un geste. Et ils arrivèrent devant le cacique. Ils le trouvèrent assis devant la porte de sa maison, avec beaucoup de femmes autour de lui. Aucun Indien n'osait se tenir à côté de lui. Hernando de Soto s'approcha de lui avec son cheval, mais il resta immobile. Et il s'approcha si près que le souffle du cheval fit bouger la houppette de fils tressés que le cacique portait sur le front<sup>15</sup>, mais celui-ci ne bougea pas. Le capitaine Hernando de Soto prit un anneau à son doigt et le lui donna en signe de paix et d'amour de la part des chrétiens. Le cacique le prit sans manifester d'intérêt. Puis Hernando Pizarro, qui était resté un peu en arrière pour disposer les hommes à cheval de façon à protéger leurs arrières, s'approcha. A côté de son cheval marchait l'Indien qui était leur traducteur. Il [Pizarro] s'approcha du cacique sans montrer de crainte et il lui dit de relever la tête, car le cacique la tenait baissée, et il lui dit qu'il était son ami et qu'il venait le voir. Il lui demanda de se rendre dans la matinée auprès du Gouverneur qui désirait beaucoup le rencontrer. Le cacique lui dit, sans relever la tête, qu'il irait le voir dans la matinée. Le capitaine dit que ses hommes et lui étaient fatigués par la route, et il demanda au cacique de leur faire servir à boire. Le cacique envoya deux Indiennes qui apportèrent deux grandes coupes en or pour boire ; et ils firent semblant de boire pour le contenter mais ils ne burent pas. Et ils lui dirent au revoir. Hernando de Soto fit avancer son cheval plusieurs fois sur un groupe de lanciers, et

---

14 La *chicha* est une bière de maïs.

15 Il s'agit de la *mascapaycha*, la coiffe royale.

chaque fois ils reculèrent d'un pas. Une fois les chrétiens partis, ils payèrent cher chaque pas en arrière : le cacique leur fit couper la tête, ainsi qu'à leurs femmes et leurs enfants, leur disant qu'ils devaient avancer et jamais ne reculer. Et que tous ceux qui reculeraient seraient traités de la même façon.

Les capitaines retournèrent auprès du seigneur Gouverneur et ils lui racontèrent tout ce qui s'était passé avec le cacique. Il leur semblait que les hommes du cacique étaient au nombre de quarante mille environ. Et ils dirent cela pour donner du courage aux hommes, car ils étaient sûrement plus de quatre-vingt mille en réalité. Ils dirent ce que le cacique leur avait dit. Installés pour la nuit, tous les hommes du plus petit au plus grand passèrent cette nuit-là aux aguets, y compris le bon Gouverneur qui allait voir chacun pour lui donner du courage. A ce moment-là, ils étaient tous sur un pied d'égalité. Le lendemain matin, des messagers ne firent qu'aller et venir depuis le camp d'Atabalipa. Une fois il disait qu'il allait venir avec ses armes. Une autre fois il disait qu'il allait venir sans elles. Le Gouverneur lui fit dire de faire comme il le souhaitait. A midi, Atabalipa commença à partir de son campement avec tellement d'hommes que tous les champs en étaient remplis, et tous les Indiens apportaient de grands plats en or et en argent posés sur leurs têtes comme des couronnes ; ils semblaient tous venir avec leurs plus beaux atours. A l'heure des vêpres, ils commencèrent à entrer dans le village. Le cacique s'arrêta là un moment pour attendre ses hommes et pour qu'ils entrent ensemble dans le village. Lorsqu'ils furent tous là, le cortège s'organisa pour avancer ; il arriva avec ses porteurs au milieu de la place ; même s'il avait quelques craintes. Le Gouverneur lui envoya un homme pour lui demander de s'approcher de l'endroit où il se tenait. Il lui assura aussi qu'il ne lui serait fait aucun tort ni aucun mal, qu'il pouvait s'approcher sans peur, même si le cacique n'en montrait aucune. Devant le cacique, marchaient quatre cents Indiens vêtus d'une livrée ; ils enlevaient devant son passage toutes les pierres et les branches qu'ils trouvaient sur le chemin qu'empruntaient les porteurs. Ces quatre cents hommes portaient en secret sous leurs livrées des bâtons, ainsi que des armures, et des frondes avec leurs pierres. Le Gouverneur avait installé ses hommes dans trois grandes maisons, chacune de plus de vingt pas et avec vingt portes. Dans l'une de ces maisons se trouvait le seigneur capitaine Hernando Pizarro avec quatorze ou quinze cavaliers ; dans une autre maison se trouvait le seigneur capitaine Hernando de Soto avec encore quinze ou seize cavaliers, enfin dans une autre encore se trouvait Benalcazar avec encore autant de cavaliers à peu près. Dans une autre maison se trouvait le seigneur Gouverneur avec deux ou trois cavaliers, et vingt ou vingt-cinq soldats à pied. Tous les autres soldats gardaient les portes d'une forteresse qui se trouvait au milieu de la place pour empêcher quiconque d'y pénétrer. A l'intérieur se trouvait Pedro de Candia, capitaine de Sa Majesté, avec huit ou neuf hommes armés de fusils et quatre pièces d'artillerie, et ils gardaient la forteresse par ordre du Gouverneur. Le Gouverneur leur avait ordonné de ne pas laisser entrer plus de dix Indiens dans cette forteresse.

Lorsque le cacique arriva sur cette place, il dit : où sont-ils ces chrétiens ? Sont-ils tous cachés que je n'en vois aucun ? Sur ce, sept ou huit Indiens grimpèrent sur la forteresse. Et un capitaine avec un drapeau accroché sur une lance très haute donna le signal pour que les hommes armés arrivent. Car le lancier qui venait derrière portait la lance de celui qui était devant, ainsi, les lanciers paraissaient désarmés mais ils ne l'étaient pas. Un moine de l'ordre des Dominicains avec une croix dans la main alla lui parler pour lui dire la parole de Dieu ; il lui dit que les chrétiens étaient ses amis et que le seigneur Gouverneur l'aimait beaucoup et il lui demanda d'entrer dans sa demeure pour le rencontrer. Le cacique lui répondit qu'il n'irait pas plus loin tant que les chrétiens ne lui auraient pas rendu tout ce qu'ils avaient pris sur ses terres, et qu'après cela il ferait tout ce qu'il aurait envie de faire. Le prêtre ignora ce que le cacique lui disait et il commença à lui parler

des choses de Dieu, avec un livre dans la main ; mais le cacique ne voulut pas en entendre parler ; il demanda le livre au père, qui le lui donna, pensant qu'il voulait l'embrasser ; le cacique le prit et le jeta au milieu de ses hommes ; le jeune traducteur, qui était là et traduisait tout, courut chercher le livre et le donna au prêtre, qui se retourna aussitôt en criant : « Venez, venez, chrétiens, venez attaquer ces chiens ennemis, qui ne veulent pas la parole de Dieu ! Leur cacique a jeté au sol le livre de notre sainte loi ! » Et ils firent signe à l'artilleur pour qu'il tire sur les Indiens, et il tira deux fois. Les Indiens qui étaient montés dans la forteresse ne ressortirent pas par le même chemin, ils les balancèrent en bas de la forteresse. Voyant cela, les cavaliers, qui se trouvaient dans les trois maisons, sortirent comme il avait été convenu, le Gouverneur sortit également avec ses fantassins et il alla droit sur le palanquin du cacique. Beaucoup des fantassins qui l'accompagnaient s'écartèrent de lui devant le nombre d'Indiens ennemis, et pour bien leur montrer, avec le peu d'hommes qui le suivirent, le Gouverneur arriva au palanquin même si on tentait de l'en empêcher ; beaucoup d'Indiens eurent les mains coupées et ils tenaient la litière du cacique avec leurs épaules ; leur effort ne fut pas d'une grande utilité, car ils moururent tous et leur seigneur fut fait prisonnier par le Gouverneur. Avec les fantassins qu'il lui restait et avec les cavaliers, il sortit du village et ils tombèrent sur les Indiens qui s'enfuyaient, si nombreux qu'ils durent abattre un mur de six pieds de large et de la hauteur d'un homme pour passer : en l'espace de deux heures (sans doute pas plus) tous ces gens furent défaits. Et en vérité cela ne fut pas grâce à nos forces, car nous étions peu nombreux, mais par la grâce de Dieu qui est grande. »